Paris, 29 juillet.

J'avais raison de vous dire hier que la note des deux *Moniteurs* n'était pas conçue en termes assez explicites pour éclairer complétement le public et le rassurer au sujet d'éventualités menaçantes. Le gouvernement a jugé de même, puisque le *Moniteur* publie ce matin une nouvelle note qui sous le rapport de la clarté et de la précision ne laisse rien à désirer. On ne saura pas trop insister sur la déclaration conçue en ces termes : « Le gouvernement de l'Empereur ne se trouve en présence d'aucune question diplomatique de nature à modifier ses rapports pacifiques avec les diverses puissances »

Voilà qui est explicite et je ne sais pas ce que le journal officiel pourrait dire de plus pour rassurer le public. Il entre du reste dans certains détails relatifs aux bruits accrédités en France et à l'étranger sur l'organisation de l'armée et la formation d'un ou de deux camps près des frontières.

Les inquiétudes de l'opinion, suscitées par l'état de trouble de l'Europe et entretenues par une longue stagnation des affaires, ne peuvent se dissiper du jour au lendemain, le capital énorme de près de neuf cents millions entassés à la banque ne se répandra pas dans quelques jours comme une manne abandante destinée à vivifier toutes les industries. Après les épreuves de ces derniers mois, il faudra une confirmation permanente de ces bonnes nouvelles pacifiques pour qu'une ère nouvelle de travail et de confiance s'inaugure.

La physionomie de la bourse d'aujourd'hui n'est pas telle qu'on aurait pu s'y attendre ; le marché ouvre avec une hausse vivement discutée et qui ne produit pas en définitive de fortes variations. La nouvelle de l'émission de 400 millions de titres pèse sur les cours de l'Italien qui reste obstinément au-dessous de 50.

Les lettres d'Allemagne signalent toujours des armements et des préparatifs ordonnés par le cabinet de Berlin. L'unification de l'armée des deux confédérations est poursuivie avec une incroyable activité. Nous sommes désireux de savoir si le gouvernement prussien fera quelque déclaration officielle analogue à celle du *Moniteur*. Nous ne le croyons pas; le Luxembourg n'est pas encore évacué.

Le *Temps* reproche au *Moniteur* d'attribuer aux partis et aux passions hostiles, les bruits alarmants qu'il a démentis : et il déclare que si l'opinion est inquiète, c'est parcequ'elle ne sait pas ce qui se dit, se fait ou se prépare entre les cabinets. Mais le *Temps* ne réfléchit pas que si tout se faisait au grand jour, il n'y aurait plus de diplomatie, absolument que s'il n'y avait plus de voleurs, il n'y aurait pas besoin de gendarmes.

Les lettres d'Italie continuent d'être peu rassurantes : on signale l'existence de nombreuses bandes. De même, malgre le silence de l'Agence Havas, il parait que l'Espagne est loin d'être tranquille. J'ai lu une lettre de Madrid qui annonce une révolution comme imminente.

Nous voici entrés dans la période électorale pour le renouvellement des conseils généraux. On ne doute pas que ces deux notes du *Moniteur* ne soient invoquées comme d'excellents arguments par les candidats de l'administration.

La candidature de Théophile Gauthier au fauteuil laissé vacant par la mort de Ponsard est celle qui parait avoir le plus de chance jusqu'à ce jour ; il semble même impossible que M. de Champagny puisse maintenir la sienne, à moins qu'elle ne veuille décidément mériter le titre de candidat perpétuel.

On ne sait pas quel jour pourra avoir lieu la revue annoncée pour vendredi dernier et contre-mandée au dernier moment. Le temps est toujours aussi maussade, froid et pluvieux ; on ne souvient pas d'avoir eu depuis de longues années un temps pareil. Quant au contre-ordre donné pour la revue de vendredi, il a causé beaucoup de déceptions : un grand nombre de curieux s'étaient dirigés vers l'hippodrome.

Mais voici, qu'au moment ou je vous écris, on vient me dire que la revue a lieu à quatre heures ; il est douteux que la cérémonie se passe sans quelque ondée.

L'Impératrice, revenant du Havre, est arrivée hier à la gare de l'Ouest à onze heures et demie.

On annonce pour demain, l'arrivée à Paris du prince de Servie, et après demain, du roi de Suède venant de Vichy. Le prince impérial doit être ici le 4 août. M. Baroche est en Savoie, à Aix-les-Bains; M. Rouher part jeudi pour Carlsbald. M. Behic, en attendant qu'il prenne le portefeuille des finances, vient de partir pour la Suède et le Danemark.

CH. CAHOT.

—

Le trop célèbre Lopez n'a pas reçu le prix de sa trahison. Juarez a refusé de payer la somme de 3,000 onces d'or promise par un de ses officiers.

« Le lendemain de l'entrée des libéraux à Queretaro, le 16 mai, Lopez rencontra le colonel Rinçon Gallardo, l'un des officiers les plus influents de l'armee libérale et lui dit :

« Colonel, je ne suis pas riche; je n'ai pas comme vous de nombreuses haciendas; mon épée est toute ma fortune et je n'ai rien à attendre.

« J'espère que vous voudrez bien me faire obtenir une position dans l'armee liberale. »

Rinçon Gallardo repondit, assure-t-on, avec le plus profond dedain :

« Colonel Lopez, si l'on me consulte à votre égard, je declarerai que la seule position que vous méritiez est d'avoir une corde autour du cou et d'être pendu haut à un arbre. »

Lopez s'éloigna, et, depuis ce moment, on n'a plus su ce qu'il était devenu.

## CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE.

La lutte entre les candidats qui briguent les suffrages des électeurs pour les représenter au Conseil général ou au Conseil d'arrondissement, sera vive dans nos cantons populeux.

Ces élections ont une portée assez considérable. — Les attributions des assemblées départementales, (la politique étant mise au second rang) viennent d être augmentées dans une notable proportion ; les délibérations auront à l'avenir un intérêt dont on peut calculer toute l'importance. La prospérité d'un département, d'un canton, d'une commune peuvent en dépendre,

En ce qui concerne plus particulièrement Roubaix et ses cantons, nous n'avons pas besoin de rappeler ici toutes les améliorations morales et matérielles qui doivent être étudiées par les élus du suffrage universel.

Il est donc important d'appeler au sein des conseils départementaux des hommes véritablement dignes de remplir une aussi haute mission.

Les progrès à réaliser doivent préoccuper les esprits sérieux qui veulent que tous les intérêts obtiennent satisfaction.

Nous dirons donc aux électeurs :

Parmi les candidats qui briguent vos suffrages, choisissez ceux dont vous connaissez l'esprit d'indépendance et qui vous offrent des garanties basées sur leurs antécédents ; ceux dont le talent, l'intégrité, l'expérience ont été affirmés par des actes. Pour eux, le passé répond de l'avenir ; leurs véritables titres sont ceux qu'ils ont acquis à la reconnaissance de leurs concitoyens. Voilà ce qu'il convient d'examiner ; voilà ce dont il est juste de tenir compte.

On ne pourrait, en effet, méconnaître, sans injustice, nous allions dire sans ingratitude, les services rendus. L'éloquence des faits accomplis désignera aux électeurs ceux de leurs concitoyens dont le concours actif et dévoué ne peut être mis en doute.

J. REBOUX.

---

La lettre suivante a été adressée à M. Ernoult Bayart, par les membres du Conseil municipal de Roubaix.

*A Monsieur Ernoult-Bayart, ancien maire de Roubaix.*

« Monsieur,

» La ville de Roubaix a appris avec une douleur profonde que l'état de votre santé cruellement altérée, depuis quelque temps, vous condamnant à un repos absolu, comme seul moyen de guérison, vous avait engagé à remettre en d'autres mains les fonctions de maire, dans lesquelles vous avez rendu de si nombreux, de si éminents services.

C'est, à la fois, en notre nom et comme interprètes du sentiment public que nous venons vous exprimer les regrets que toute la population éprouve en se voyant privée tout-à-coup d'un administrateur si capable, si intègre, si dévoué ; elle n'oubliera jamais le courage et la persévérance avec lesquels vous avez si souvent lutté contre des obstacles qui, pour tout autre, auraient paru insurmontables. Et comment pourrait-elle l'oublier, lorsque le bien que vous aviez en vue s'est accompli, lorsque les établissements que vous aviez projetés ont atteint leur but, lorsque notamment, cette distribution d'eau fondement inébranlable de la prospérité de Roubaix, entoure déjà d'une auréole votre nom que la reconnaissance publique transmettra aux générations futures ?

» Nous tous, vos collaborateurs et vos amis, nous eussions été heureux de vous donner de vive voix ce témoignage d'estime et d'affection dont personne plus que vous n'est digne ; mais la crainte de vous causer une émotion dangereuse nous force à nous abstenir d'une démarche collective qui nous était inspirée par le cœur. Recevez du moins par cet écrit l'assurance que votre souvenir restera parmi nous comme un exemple et un encouragement jusqu'au moment où nous aurons le bonheur de vous voir reprendre dans le conseil le siége où vous aviez été appelé par le vote de vos concitoyens. »

(*Suivent les signatures.*)

Voici la réponse de M. Ernoult-Bayart :

« Roubaix, le 29 juillet 1867.

» *Messieurs les Maire, adjoints et conseillers municipaux.*

« Messieurs et chers collègues,

» J'aurais été heureux si la chose eût été possible, de recevoir la visite que vous étiez disposés à me faire, et d'entendre de vive voix, à l'occasion de ma retraite, les témoignages de votre estime et de votre affection : l'émotion sans doute m'eût empêché de vous exprimer ma reconnaissance en bons termes, mais en pareils cas, les cœurs s'étendent sans le secours de la parole et nous nous serions séparés, contents les uns des autres. Je n'essaierai pas ici de vous dire à quel point je suis touché de vos sentiments à mon égard ; j'en conserverai précieusement l'expression écrite, comme mon plus beau titre d'honneur. Toutefois, je n'accepte vos éloges qu'avec réserve pour ce qui me regarde personnellement, et sous la condition de reporter en grande partie sur mes honorables collaborateurs de l'administration et du conseil municipal, le merite du bien qui a été fait et accompli. Oui, je le declare en conscience, il nous est permis de penser que notre passage au maniement des affaires communales n'a point été stérile et qu'il apportera dans l'avenir des resultats, de jour en jour mieux appréciés ; mais n'est-ce pas l'œuvre de tous, et chacun de nous en particulier ne peut-il en revendiquer sa part ? Eut il suffi pour atteindre le but que Messieurs les adjoints et moi, nous l'eussions entrevu, si à chaque pas, en toute circonstance, nous n'avions été soutenus, encouragés par le zèle, le dévouement et le concours des élus de la cité ? Roubaix peut à bon droit s'énorgueillir de ceux de ses enfants que le suffrage universel a chargés du soin des intérêts publics ; aucun n'a fait defaut à la tâche commune. Et maintenant que la voie est ouverte, que l'impulsion est donnée et que les améliorations acquises en attendent de nouvelles, voilà que se découvrent à nos regards un plus vaste horizon et de plus nobles destinées. Pour tout homme de cœur et de bonne volonté, c'est un honneur d'avoir jusqu'ici apporté chaque jour sa pierre à l'edifice communal, ce sera un égal honneur de travailler désormais à son couronnement : vienne le retour des forces qui me manquent encore, j'irai avec empressement reprendre au milieu de vous l'exercice d'un mandat qui m'est cher à un double titre : je le dois à la confiance de mes concitoyens et il m'a conferé des droits à votre estime et à vos sympathies.

» Agreez, je vous prie, Messieurs et honorables collègues, l'expression de ma parfaite estime.

» ERNOULT-BAYART. »

---

Dimanche dernier a eu lieu l'installation de M. Constantin Descat, maire de Roubaix, et de ses nouveaux adjoints M. Duthoit et M. Dewarlez. M. le prefet du Nord à qui l'on doit la réussite de cette réorganisation de l'administration municipale, rendue nécessaire par la retraite de M. Ernould-Bayart, a voulu procéder en personne à l'installation des nouveaux magistrats de notre ville et, à cet effet, il s'est rendu à la Mairie, accompagné de M. Grenier, conseiller de préfecture Là, en présence du conseil municipal convoqué extraordinairement, M. Sencier a lu le décret impérial de nomination et la formule du serment qui a ete prêté par le maire entre les mains du préfet, et par les adjoints entre les mains du maire. Ensuite, M. le préfet, dans une improvisation pleine d'à-propos et de delicatesse, a fait un éloge parfaitement juste du caractère et de la conduite administrative de M. Ernoult-Bayart, il l'a loué surtout en rappelant les principales œuvres que la ville doit à son énergique sollicitude ; puis, après s'être felicité d'avoir trouvé dans M. Constantin Descat un digne successeur au magistrat objet de tant de regrets, et dans MM Duthoit et Dewarlez deux collaborateurs dont l'experience et les capacites prêteront une force nouvelle à l'administration, M. le prefet a exprimé à l'Assemblee le vif interêt qu'il porte à la ville de Roubaix et à ses industrieux habitants, sa ferme volonte de concourir de tout son pouvoir au succès de toute mesure propre à consolider et accroître la prospérité de cette ville, enfin son espoir que par un heureux accord entre le conseil et l'administration municipale, celle ci pourra marcher resolument vers le but que chacun doit avoir à cœur d'atteindre : le bien public.

Après cette allocution, M. le maire a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

» Je crois être l'interprête de vos sentiments, en m'associant aux paroles chaleureuses que vient d'exprimer M. le prefet, en faveur de M. Ernoult-Bayart, cet honorable maire dont le courage a surpasse les forces, dans les moments si difficiles, qu'il a eu à traverser et que la santé compromise à contraint de donner sa démission.

» M. le prefet, en termes trop flatteurs, vraiment, m'installe aujourd hui au milieu de vous en remplacement de celui que nous regrettons ; puisse-je remplir cette mission en me tenant à la hauteur de vos sympathiques manifestations, qui m'ont fait un devoir, devoir de mettre de côté mes goûts personnels, pour acquiescer à votre desir. Soyez persuades que tous mes efforts tendront à faire ce que je pourrai pour conserver votre estime et chercher, aide de vos lumières, honorables adjoints et conseillers municipaux, à rendre notre ville des plus florissantes et unie.

» Comme une même famille, laissant de côté, tous intérêts particuliers et faisons voir que fiers d'en être les representants nous voulons qu'elle progresse en déployant avec ardeur ce que Dieu lui a légué l'*intelligence* et qu'elle nous mène, à montrer à la France entière, que le travail a fait d'un village en 1775, une ville de premier ordre.

» Je compte sur votre concours éclairé, Messieurs, pour la tâche que je suis appelé a remplir, tâche bien difficile, en raison de la position actuelle des finances, des diminutions des recettes et de l'augmentation des depenses ordinaires, conséquence de la stagnation des affaires, qui, j espère, s'effacera bientôt avec la grande perspicacité de notre empereur Napoleon III, qui a toujours si bien su lever tous les obstacles que l'on supposait insurmontables.

» Espérons donc en l'avenir, et comptons que nous pourrons, sous peu, donner un libre cours aux projets de nouvelles écoles, d'amelioration complète des quartiers insalubres et, réalisation des citees ouvrières, si necessaires au bien-être de notre population.

» Je compte encore, sur l'appui et la bienveillance du premier Magistrat du département, qui nous fait l'honneur de nous presider et auquel j'adresse, tant en mon nom personnel, qu'en celui du Conseil, les remerciements les plus sincères.

» En terminant, Messieurs, je vous prie d'agréer mes témoignages de sympathie en échange des marques d'estime dont vous m'honorez, le souvenir m'en restera profondément gravé. »

L'installation étant terminée, M. le préfet a levé la séance et tous les membres présents se sont rendus chez le nouveau maire où les attendait un splendide banquet donc Madame Descat a fait les honneurs avec une grâce parfaite.

Plusieurs toasts ont été portés, entr'autres, celui-ci adressé à M. le Maire et à ses Adjoints par M. Pierre Parent, premier Conseiller-municipal inscrit au tableau :

« Je vous propose un toast à notre nouveau Maire :

---

— Oui !... oui !... oui !... et je le ferai encore.

— Je ne crois pas que tu aies bien agi envers moi ; du moins, je n'aurais pas agi ainsi envers toi, moi.

— Parce que tu as peur.

— Non ; mais, vrai, je ne l'aurais pas fait ; je ne le crois pas, du moins.

— Eh bien ! après ?

— Je suppose que tu ne l'as pas fait exprès, de sorte que je ne dirai plus rien là-dessus pour cette fois ; mais tu ne le feras plus ?

— Si, je le ferai encore si cela me convient, je t'ai couché en joue et je suis bien fâché de ne pas t'avoir atteint. Allons !... allons !... je croyais que tu voulais me battre.

— Oui, Jenkins, tape dessus ; tu lui as promis une bonne danse ; s'écria la galerie.

— Ah ! mes amis, décidément, je suis convaincu qu'il ne l'a pas fait exprès.

— Si, je l'ai fait exprès ; je te l'ai déjà dit, et je le ferai encore.

— Jérusalem ! me voici trempé jusqu'aux os ; je vais attraper un rhume ; bien sûr j'en mourrai ; je cours me changer. »

Et, au milieu des huées et des éclats de rire, Jenkins, courut ôter ses habits, et tout en sortant jeta encore un regard craintif sur la compagnie.

### XI

#### UN PRIX GAGNÉ ET PERDU.

Jenkins était dans le bois (le fait a été depuis éclairci) et poussant une reconnaissance sur le fort, lorsqu'il essuya le coup de feu qui faillit, ou peu s'en manqua, lui devenir fatal. Son but était de s'informer, avant de s'aventurer lui-même si c'étaient les blancs ou les Shawnies qui occupaient en ce moment la petite citadelle. Il avait entendu le bruit de l'attaque à quelques milles de distance ; effrayé par le retentissement de la fusillade, l'instinct de conservation lui avait suggéré l'idée de grimper sur un arbre, où il était resté jusqu'à ce que le dernier Indien eût tourné les talons.

Quelque temps après la scène qui termine notre dernier chapitre, la sentinelle avoua à Jenkins qu'il l'avait réellement pris pour un Indien quand il avait fait feu sur lui, et il lui demanda cordialement pardon de son erreur. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le pardon fut accordé de bon cœur, et que la meilleure harmonie régna parmi tous les habitants du fort.

Le jour qui suivit l'attaque et la défaite des Indiens, Dick Dingle, pour la première fois de sa vie, tomba malade. Ce n'était pas une maladie dangereuse, mais elle était cependant assez grave pour qu'il gardât la chambre. Peterson était vivement contrarié de ce contre-temps, car les deux amis avaient resolu de poursuivre les Indiens dans leur retraite, dans le but de s'emparer de Mac Gable. Il fut décidé, après une courte consultation entre eux, que Mansfield accompagnerait Peterson, proposition que le jeune homme accueillit avec transport.

A midi, en effet, les deux compagnons quittèrent le fort, et ils s'enfoncèrent dans la forêt. La trace des Indiens était encore de trop fraîche date pour avoir été effacée par la pluie, il e ait donc très-facile de la suivre. Elle les gu la pendant quelques milles, en remontant le cours de la rivière, puis, l'ayant traversée, ils entrèrent dans le Kentucky, et, de là, prirent la direction nord-ouest, en marchant droit sur la rivière Mad.

« Nous marchons trop vite, Mansfield, et nous tomberons dans quelque piége, sans nous en douter. Asseyons-nous un peu. »

Ils s'assirent, en effet, sur un tronc d'arbre et causèrent.

« Si nous ne nous arrêtons pas, nous les aurons rejoints avant la nuit.

— Pourqoi ne le ferions-nous pas ?

— Parce que.... Chut !... il y a quelqu'un derrière nous. »

Avant que ni l'un ni l'autre des chasseurs eût eu le temps de se cacher, ce fourré s'ouvrit et l'Ange des Frontières apparut.

« Que faites-vous ici ? leur demanda-t-elle avec douceur.

— Nous allons à la recherche du renégat, répondit Mansfield.

— Savez-vous à quelle distance se trouvent les Shanies ?

— Ils ne peuvent être loin, répondit Peterson.

— Ils sont campés à un demi-mille d'ici, et ils ont placé sur leurs derrières des éclaireurs pour découvrir s'ils sont suivis, et si vous restez ici encore dix minutes, vous serez découverts et tués.

— Diable ! ça serait plus que nous n'avons jamais demandé ; si c'est ainsi, nous allons decliner un tel honneur et filer.

— Savez-vous quelque chose sur Mac Gable ? »

Nos héros s'arrêtèrent : leur protectrice avait disparu aussi vite et aussi tranquillement qu'elle était venue.

« Décidément, il ne fait pas bon ici ; les Peaux-Rouges ne sont pas loin, » dit Peterson.

Nos deux amis ne perdirent pas un instant pour se mettre en sûreté ; cependant les traces des fugitifs étaient si marquées et si palpables, qu'il n'y avait guère de danger que les sauvages pussent découvrir leur poursuite. Les espions placés à l'arrière devaient suivre de très-près la direction des pistes pour s'assurer si quelque bande ne les suivait pas. Dans ce cas, on leur aurait, selon toute probabilité, dressé une embûche. Il ne leur vint aucun soupçon, et ils ne prirent aucune inquiétude.

Peterson et Mansfield décrivirent un crochet à angle droit en quittant la route et se cachèrent. Ils restèrent là plus d'une heure, et, pendant ce temps, la nuit était presque venue, ils se risquèrent à chercher de nouveau la piste des Shawnies. Ils la trouvèrent et la suivirent à une assez grande distance, et, quand ils se furent assurés qu'ils approchaient du camp indien, ils firent encore halte et prirent une seconde fois une direction latérale.

(*La suite au prochain numéro.*)

EDWARD ELLIS.